FEUILLETON DE L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLÉANS, MERCREDI 21 FÉVRIER 1860.

LE PREMIER PAS,

ROMAN,

PAR M AMÉDÉGOUET,

III.

SYLVIE

Nos deux amis montèrent en voiture et arrivèrent en quelques jours de roues à l'hôtel de Guy Humbert.

C'est à peine si Arthur, entraîné presque malgré lui, avait pris le temps de dire à un domestique de M Humbert qu'il ne rentrerait pas de la soirée.

Lionel avait procuré à la maison Humbert la clientèle importante de Mme Damour. Outre les opérations de banque nécessitées par la vente d'une grande fortune, cette dame avait pour 1 peu coulé au banquier la conduite de toutes ses affaires. Humbert était son conseil, son ami.

C'était donc une clientèle à ménager.

Cette étrangère raison explique la complaisance d'Arthur envers Lionel, et la facilité avec laquelle il se laissait entraîner par lui.

Lionel était du reste un de ces hommes charmants, faciles à vivre, à l'existence débraillée, vaillants, spirituels, vivant au café, au cercle, sur le turf, dans les coulisses, les salles d'armes et les salons de tout étage, partout enfin, excepté chez eux, sortes de Bohêmes de la fortune, sans préjugés d'occupations à force d'oisiveté.

Lionel avait environ vingt-huit ans. Il était brun, avait une belle taille et une belle figure. Fils d'un ancien éleveur de moutons de la ville de la Toque, il jouait le rôle de gentilhomme, et le jouait, du fait assez ridiculement.

Au début de sa connaissance avec Arthur, il s'était constitué l'office d'initiateur aux divertissements et aux mystères de la vie parisienne. Il savait intéressant dans les coulisses, il savait entraîner sur le turfs vert des courses et aux cafés du lampant. Mais Arthur lui avait échappé par timidité. A peine sorti d'une intelle sévère, habitué à une vie réglée, il n'avait pu supporter le mouvement perpétuel de ces plaisirs, plus fatigants que les plus pénibles travaux.

Lionel venait de le ressaisir pour un moment. Mais cette fois il avait agi, un peu en aveugle, sous l'inspiration et pour le compte de la belle veuve, sa cousine, ainsi que nous le verrons.

Or, le pétrarchiste en salon, Mme Damour étant une femme parfaite.

—Lionel! Ma bien aimée cousine est mieux que parfaite, elle est pétrie de défauts. La perfection, c'est la beauté calme, impassible, froide, sans âme, le silence, c'est la grâce, c'est le joli, le piquant, l'attrayant, c'est la parure, c'est la vie d'une femme parfaite, c'est la Vénus de Milo, en marbre blanc, une statue, l'autre, c'est... c'est toutes les femmes, ma foi! et principalement les Françoises: vive, légère, coquette, rien ne est capricieuse.

Vous comprend qu'avec ces manières de voir les choses, Lionel ne devait pas se gêner d'une cousinage à toute épreuve. Mais la belle veuve n'était pas facile à tromper. Riche et devenue riche, sans effort hier, à demi ruiné par le jeu, elle jouait assez pour ne pas lui permettre aucun mécontentement. Lionel n'était pas le premier venu, il était le cousin de son mari, il avait été le compagnon de ses plaisirs, quand c'était vous qui le destiniez voir, ma tante, je ne l'ai point vu, et j'ai laissé l'affaire en suspens, attendant un bon plaisir.

—Mahomet, vous me rendez confus, dit Arthur, je vous en crois.

Vous pour votre punition je vous confie Lionel, le jeune Lionel, et demain dimanche, elle nous pourrons notre discussion à propos de cette intrigue qu'elle avait ourdie en vue, comme chargé spécialement de diriger nos affaires, et comme connaissance, était rien dans sa maison sur le pied de intimité. Elle espérait trouver en lui un auxiliaire sans qu'il en doutât.

Sylvie, dit elle à la jeune fille cause de cette lutte, je n'ai pas ma plaindre de vous, je crois que vous m'avez dévouée, ou qui vous le prétendez. Mais il est encore temps, Mlle Humbert, de réparer le mal. Il y a quelques mois encore, vous n'étiez qu'une petite villageoise grave à mes yeux, vous êtes aujourd'hui presque une demoiselle de ma vie, vous avez tenu à laisser vous guider par moi. Nous allons trouvez si selon un domestique l'avait averti de l'arrivée de Lionel et d'Arthur; un jeune homme honnête et sérieux, qui vous aime, et qui vous crie belle. Je ne vous défends pas de l'aimer, et je ne charge de la dot.

Cette jeune fille, dont la beauté surmontait Mme Damour, était en effet sérieuse, mais une fille ouvrière prudente. Sa maîtresse la tenant pour elle à travailler, en l'environnant avec elle à la promenade comme demoiselle de compagnie, avait conquis par là faire chanter son bonheur chaque fois de Jacqueline contre celui de Sylvie.

Sylvie donc, dès-lors devant la jeune veuve, n'était et n'obéissait et n'aimait qu'elle.

Elle ne voyait François que rarement, et avec un dépitant toujours croissant. Le brave garçon, depuis son arrivée à Paris, lui avait vendu vieille chaque dimanche, à Sylvie une fois chaque jour, que pendant quelques instants il connaissait à la dérobée, prétextant toujours des occupations. Elle l'attendait vainqueur, presque boutonné de sa redoute. Elle eut pour lui de dire qu'il était un prétexte. Elle le recevait comme un compatriote important. François, dans l'honnêteté de son cœur, était loin de soupçonner la cause de ce nouvel accueil. Il l'attribuait aux soucis du service. Il le plaignait.

Les cousins, les soins de Mme Damour, les attentions galantes de Lionel, et plus que tout cela l'autorité féminine devait jouer l'âge et le caractère de Sylvie, avaient complètement transfigurée la jeune villageoise. Elle n'avait plus rien de rustique, ni même était celle d'une jeune fille vivant en ville, ses traits réguliers avaient acquis de la finesse, son allure de l'élégance. Elle était avec goût, quoique simplement, elle était admirablement belle.

Quand elle entra dans le salon, au côté de Mme Damour Arthur fut comme ébloui de sa beauté.

Mme Damour sourit de satisfaction. C'était elle qui avait pare sa rivale, et le coup avait porté.

Monsieur Arthur, dit-elle, dans bien voulu nous faire le plaisir de partager notre logis!

Madame, il le jeune homme en souriant, et je ne vous reproche à vous-même ce mot, tout spontané, pour mon empressement à l'accepter.

Mademoiselle cousine fait de vous un éloge particulier, Arthur, du Lionel. Elle se plaint, non sans raison, que vous devenez d'une rareté désobligeante.

—Il est vrai, monsieur Arthur, j'aurais le droit de vous gronder. On ne dédaigne pas ainsi sa nièce. Si j'ai choisi M. Humbert pour mon banquier, c'est en vue, vous le savez, grâce à vous, de la recommandation de votre cousin Lionel. Confiante en votre habileté, c'est vous que j'ai cru chargé du soin de mes intérêts, c'est vous que j'aime à causer de mes affaires. Eh bien! c'est aujourd'hui, c'est je ne m'explique pas vous m'avez envoyé dernière retenant un employé de vos bureaux pour me faire une communication importante au sujet de ma fortune, et vous ne vous êtes pas rendu le visite d'un employé inférieur, quand c'était vous que je destinais voir, ma tante. Je ne l'ai point reçu et j'ai laissé l'affaire en suspens, attendant un bon plaisir.

—Madame, vous me rendez confus, dit Arthur je vous en crois.

Vous pour votre punition je vous confie Lionel, le jeune Lionel, et demain dimanche elle nous pourrons notre discussion à propos de cette intrigue qu'elle avait ourdie en vue, comme chargé spécialement de diriger nos affaires, et comme connaissance, était rien dans sa maison sur le pied de intimité. Elle espérait trouver en lui un auxiliaire sans qu'il en doutât.

Sylvie, dit elle à la jeune fille cause de cette lutte, je n'ai pas ma plaindre de vous, je crois que vous m'avez dévouée, ou qui vous le prétendez. Mais il est encore temps, Mlle Humbert, de réparer le mal. Il y a quelques mois encore, vous n'étiez qu'une petite villageoise grave à mes yeux, vous êtes aujourd'hui presque une demoiselle de ma vie, vous avez tenu à laisser vous guider par moi. Nous allons trouvez si selon un domestique l'avait averti de l'arrivée de Lionel et d'Arthur; un jeune homme honnête et sérieux, qui vous aime, et qui vous crie belle. Je ne vous défends pas de l'aimer, et je ne charge de la dot.

Cette jeune fille, dont la beauté surmontait Mme Damour, était en effet sérieuse, mais une fille ouvrière prudente. Sa maîtresse la tenant près d'elle à travailler, en l'environnant avec elle à la promenade comme demoiselle de compagnie, avait conquis par là faire chanter son bonheur chaque fois de Jacqueline contre celui de Sylvie.

Sylvie donc, dès-lors devant la jeune veuve, n'était et n'obéissait et n'aimait qu'elle.

Elle ne voyait François que rarement, et avec un dépitant toujours croissant. Le brave garçon, depuis son arrivée à Paris, lui avait vendu vieille chaque dimanche, à Sylvie une fois chaque jour, que pendant quelques instants il connaissait à la dérobée, prétextant toujours des occupations. Elle l'attendait vainqueur, presque boutonné de sa redoute. Elle eut pour lui de dire qu'il était un prétexte. Elle le recevait comme un compatriote important. François, dans l'honnêteté de son cœur, était loin de soupçonner la cause de ce nouvel accueil. Il l'attribuait aux soucis du service. Il le plaignait.

Les cousins, les soins de Mme Damour, les attentions galantes de Lionel, et plus que tout cela l'autorité féminine devait jouer l'âge et le caractère de Sylvie, avaient complètement transfigurée la jeune villageoise. Elle n'avait plus rien de rustique, ni même était celle d'une jeune fille vivant en ville, ses traits réguliers avaient acquis de la finesse, son allure de l'élégance. Elle était avec goût, quoique simplement, elle était admirablement belle.

Quand elle entra dans le salon, au côté de Mme Damour Arthur fut comme ébloui de sa beauté.

Mme Damour sourit de satisfaction. C'était elle qui avait pare sa rivale, et le coup avait porté.

Monsieur Arthur, dit-elle, dans bien voulu nous faire le plaisir de partager notre logis!

Madame, il le jeune homme en souriant, et je ne vous reproche à vous-même ce mot, tout spontané, pour mon empressement à l'accepter.

Mademoiselle cousine fait de vous un éloge particulier, Arthur, du Lionel. Elle se plaint, non sans raison, que vous devenez d'une rareté désobligeante.

—Il est vrai, monsieur Arthur, j'aurais le droit de vous gronder. On ne dédaigne pas ainsi sa nièce. Si j'ai choisi M. Humbert pour mon banquier, c'est en vue, vous le savez, grâce à vous, de la recommandation de votre cousin Lionel. Confiante en votre habileté, c'est vous que j'ai cru chargé du soin de mes intérêts, c'est vous que j'aime à causer de mes affaires. Eh bien! c'est aujourd'hui, c'est je ne m'explique pas vous m'avez envoyé dernière retenant un employé de vos bureaux pour me faire une communication importante au sujet de ma fortune, et vous ne vous êtes pas rendu la